

## 02. L'antipsychologisme (textes)

Tous les objets dont la raison humaine se propose l'étude se divisent naturellement en deux genres : *les relations d'idées* et *les choses de fait*. Du premier genre sont les sciences de la géométrie, de l'algèbre et de l'arithmétique ; et, en un mot, toute affirmation qui est intuitivement ou démonstrativement certaine. *Le carré de l'hypoténuse est égal au carré des deux côtés* est une proposition qui exprime une relation entre ces figures. Dire que *trois fois cinq est égal à la moitié de trente*, c'est exprimer une relation entre ces nombres. Les propositions de ce genre se découvrent par la simple opération de la pensée et ne dépendent en rien de ce qui existe en quelque lieu de l'univers. N'y eût-il ni cercle ni triangle dans la nature, les vérités démontrées par Euclide conserveraient encore et à jamais leur certitude et leur évidence.

Les choses de fait qui constituent les seconds objets de la raison humaine ne sont pas établies de même manière ; et si grande que soit pour nous l'évidence de leur vérité, cette évidence n'est pas de nature semblable à la précédente. Le contraire de toute chose de fait reste possible, puisqu'il n'implique jamais de contradiction que l'esprit le conçoit aussi facilement et aussi distinctement que s'il était entièrement conforme à la réalité. Une proposition comme *le soleil ne se lèvera pas demain*, n'est pas moins intelligible ni n'implique davantage de contradiction que l'affirmation *il se lèvera*. C'est donc en vain que nous tenterions d'en démontrer la fausseté. Si elle était démonstrativement fautive, elle impliquerait contradiction et ne pourrait jamais être conçue distinctement par l'esprit.

Hume, *L'enquête sur l'entendement humain*, section IV, trad. M. Malherbe.

Dans tous les jugements où le rapport d'un sujet au prédicat se trouve pensé [...], ce rapport est possible de deux manières. Ou bien le prédicat B appartient au sujet A comme quelque chose qui est contenue dans ce concept A (de façon implicite) ; ou bien B est tout à fait extérieur au concept A, bien qu'il soit tout de même en connexion avec lui. Dans le premier cas, j'appelle le jugement *analytique*, dans l'autre *synthétique*. [...] Les premiers [...] n'ajoutent rien au concept du sujet mais le décomposent seulement par l'analyse en ces concepts partiels qui étaient déjà pensés en lui (bien que confusément), alors qu'au contraire les seconds ajoutent au concept du sujet un prédicat qui n'était nullement pensé en lui et n'aurait pu en être tiré par aucune analyse. »

Kant, *Critique de la raison pure*, tr.fr. A. Renaut

Trois cailloux en deux parts séparées et trois cailloux en un seul tas ne font pas la même impression sur nos sens, et l'assertion que les mêmes cailloux peuvent, par un changement d'ordre et de place, exciter l'une ou l'autre sensation, n'est pas une proposition identique. C'est une vérité acquise par une ancienne et constante expérience, une vérité inductive ; c'est sur ces vérités-là qu'est fondée la science des Nombres. Les vérités fondamentales de cette science reposent toutes sur le témoignage des sens. On les prouve en faisant voir et toucher qu'un nombre donné d'objets, dix boules par exemple, peuvent, diversement séparées et arrangées offrir à nos sens tous les groupes de nombres dont le total est égal à dix. Toutes les méthodes perfectionnées de l'enseignement de l'arithmétique aux enfants procèdent de la connaissance de ce fait.

Mill *Systeme de Logique*, II, VI, tr. fr. L. Peisse

[L]e *Principium Contradictionis*, extrait de l'ambitieuse phraséologie qui lui donne l'air d'une antithèse fondamentale embrassant la nature entière, devrait être énoncé dans cette forme plus simple, qu'une proposition ne peut pas en même temps être vraie et fautive. Mais je ne peux pas suivre plus loin les Nominalistes, car je ne peux pas considérer cette dernière formule comme une proposition purement verbale. Elle me paraît être comme les autres axiomes, une des premières et des plus

familiales généralisation de l'expérience. Elle est fondée sur ce fait que la Croyance et la non-Croyance sont deux états de l'esprit différents qui s'excluent mutuellement. C'est ce que nous apprend la plus simple observation sur nous-mêmes. Et si nous étendons au dehors l'observation, nous trouvons aussi que lumière et obscurité, bruit et silence, mouvement et repos, égalité et inégalité, avant et après, succession et simultanéité, tout phénomène positif et son négatif, sont des phénomènes distincts, contrastés en tout point, et dont l'un est toujours absent quand l'autre est présent. Je considère le principe en question comme une généralisation de tous ces faits.

Mill *Système de Logique*, II, VII, tr. fr. L. Peisse

Si, malgré plusieurs tentatives des deux parties, la collaboration de ces deux sciences [les mathématiques et la philosophie] n'est pas aussi fructueuse qu'il serait souhaitable et possible, cela tient, semble-t-il à ce que la méthode psychologique prévaut en philosophie et tend à s'introduire en logique. Or les mathématiques sont étrangères à ce courant de pensée et l'on comprend aisément la répugnance que suscite chez bon nombre de mathématiciens les considérations philosophiques. Lorsque, par exemple, B. Stricker qualifie les représentations de nombre de motrices et les dit liées aux sensations musculaires, le mathématicien ne saurait reconnaître là ses nombres, et ne sait que faire d'une telle proposition. Une arithmétique fondée sur des sensations musculaires envelopperait une riche sensibilité, mais serait aussi confuse que son fondement. En fait l'arithmétique n'a rien à voir avec la sensibilité. Pas plus d'ailleurs qu'avec des images intérieures, résidus d'impressions sensibles antérieures. Le caractère labile et incertain de ces formations s'oppose à la détermination et à la fermeté des concepts et objets mathématiques. Il peut être utile d'examiner les représentations qui accompagnent la pensée mathématique et leur déroulement ; mais que la psychologie ne s'imagine pas concourir en quoi que ce soit au fondement de l'arithmétique. Le mathématicien, en tant que tel, se désintéresse de ces images intérieures, de leur origine et de leurs changements. Stricker lui-même admet que le mot « cent » n'éveille pas en lui d'autre représentation que le signe 100. Pour d'autres ce serait la lettre C ou Dieu sait quoi ? Ne ressort-il pas de là que ces images intérieures sont parfaitement indifférentes à l'objet de notre recherche et contingentes, tout aussi contingentes qu'un tableau noir et un morceau de craie ? On ne saurait les appeler représentations du nombre cent. Qu'on cesse donc de croire que représentations sont d'un intérêt essentiel pour notre recherche. Qu'on ne prenne pas la description de l'origine d'une représentation pour une définition. Et qu'on ne tienne pas les conditions psychologiques et corporelles de la conscience d'une proposition pour une preuve, qu'on ne confonde pas la conscience d'une proposition avec sa vérité. On ne doit jamais oublier qu'une proposition ne cesse pas plus d'être vraie quand je n'y pense pas, que le soleil n'est anéanti que je ferme les yeux. Sinon on se verra obligé de faire entrer en compte la teneur en phosphore du cerveau dans la preuve du théorème de Pythagore ; sinon, l'astronome aura scrupule à raisonner sur des époques depuis longtemps révolues, de peur qu'on ne lui objecte : « Tu comptes  $2.2 = 4$  mais la représentation des nombres a subi une évolution, elle a une histoire. On peut douter qu'elle eût déjà en ces temps reculés atteints ce point de développement. D'où tiens-tu que cette proposition existait déjà dans ce passé lointain ? Ne se pourrait-il pas que les êtres vivants d'alors aient cru que  $2.2=5$  ? Cette proposition, par la sélection naturelle résultant de la lutte pour l'existence, aurait évolué en  $2.2=4$ , laquelle est peut être destinée à progresser dans la même voie jusqu'à  $2.2=3$ . » ... La méthode historique, qui veut surprendre la genèse des choses et connaître l'essence par la genèse, a sans doute une vaste juridiction ; elle a aussi ses limites. Si, dans le flux perpétuel qui emporte tout, rien ne demeurerait fixe ni ne gardait éternellement son être, le monde cesserait d'être connaissable et tout se perdrait dans la confusion. On semble croire que les concepts poussent dans l'âme individuelle comme les feuilles poussent aux arbres, et on pense connaître leur essence en examinant leur genèse, en cherchant à définir leur être par des voies psychologiques, à partir de la nature de l'âme humaine. Or, cette conception tire tout vers la subjectivité, et, si l'on va jusqu'au bout, supprime la vérité. Ce que l'on appelle histoire des concepts, c'est en réalité ou bien l'histoire de notre connaissance des

concepts, ou bien celle de la signification des mots. Souvent, il fallut un immense travail intellectuel, qui dura des siècles, avant qu'on ne parvienne à connaître un concept dans toute sa pureté, à le dépouiller de toutes les enveloppes qui le dérobaient au regard de l'intellect. Que dire quand, au lieu de poursuivre ce travail là où il ne semble pas achevé, on le méprise, quand on s'adresse à l'école maternelle, quand on se tourne vers les plus anciennes étapes de l'évolution de l'humanité que l'on puisse imaginer, pour découvrir, comme J. St. Mill, une arithmétique de nonnettes ou de cailloux ? Il ne manque plus que d'attribuer à la saveur d'un mets une signification particulière pour le concept de nombre ! Ce serait l'inverse d'une conduite rationnelle, et en tout cas un procédé aussi peu mathématique que possible. Il n'est pas étonnant que les mathématiciens n'en veuillent rien entendre.

Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, Introduction, tr. fr Claude Imbert

Si les gens considèrent, plutôt que les chose elles-mêmes, seulement leurs *simulacra* subjectifs, leurs idées de ces choses, alors naturellement on perd toutes les distinctions plus subtiles dans ce domaine [en logique], et d'autres apparaissent à leurs places qui sont logiquement complètement inutiles. Et ceci m'amène à ce qui empêche que mon livre ait une influence parmi les logiciens : à savoir l'intrusion corruptrice de la psychologie en logique. Notre conception des lois de la logique est nécessairement décisive pour notre traitement de la science de la logique, et cette conception est à son tour liée à notre compréhension du mot « vrai ». Tout le monde sera d'accord que les lois de la logique doivent être des principes guidant la pensée pour atteindre la vérité, mais on oublie trop facilement cela, et ici ce qui est fatal est le double sens du mot « loi ». En un sens une loi affirme ce qui est ; en l'autre sens elle prescrit ce qui doit être. C'est seulement en ce second sens que les lois peuvent être dites des 'lois de la pensée' : pour autant qu'elles stipulent la manière dont on devrait penser. Toute loi affirmant ce qui est, peut être conçue comme prescrivant ce qu'on doit faire pour penser en conformité avec elle, et est donc en ce sens une loi de la pensée. Ceci s'applique non seulement aux lois de la géométrie ou aux lois de la physique au même titre qu'aux lois de la logique. Ces dernières ne peuvent particulièrement prétendre au titre de 'lois de la pensée' que si on entend par là qu'elles sont les lois les plus générales, qui prescrivent universellement la manière dont on devrait penser, pour autant que l'on pense en quelque manière que ce soit. Mais l'expression 'loi de la pensée' nous mène à supposer que ces lois gouvernent la pensée au même sens où les lois de la nature gouvernent les événements dans le monde extérieur. Dans ce cas elles ne peuvent être rien d'autre que des lois de la psychologie : car penser est un processus mental. Et si la logique s'occupait de ces lois psychologiques elle serait une partie de la psychologie ; certains la voient en effet ainsi. Les lois de la pensée peuvent en ce cas être considérées comme des principes qui guident la pensée au sens où ils donnent une moyenne, tout comme des énoncés sur 'comment la bonne digestion fonctionne chez l'homme', ou 'comment parler grammaticalement', ou 'comment s'habiller à la mode'. Dans ce cas on ne peut seulement dire : que les hommes tiennent quelque chose pour vrai se conforme en moyenne à ces lois, au moment présent et relativement à notre connaissance des hommes ; de sorte que si l'on souhaite correspondre à la moyenne alors on se conformera à ces lois. Mais tout comme ce qui est à la mode chez nous en ce moment ne sera bientôt plus à la mode et ne l'est pas en ce moment chez les Chinois, de même ces lois psychologiques de la pensée ne peuvent être posées qu'en restreignant leur autorité. Bien sûr – si la logique a quelque chose à voir avec être tenu pour vrai plutôt qu'être vrai ! Et c'est là ce que confondent les logiciens psychologiques.

Frege *Les lois fondamentales de l'arithmétique*, tr. fr. (approximative et rapide) de M. Murez